

PIERRETTE
FLEUTIAUX

La saison
de mon
contentement

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Déclenché par l'apparition d'une femme au second tour des élections présidentielles, un texte lucide et généreux à la fois, qui dit ce qu'est et peut être le féminin, ce à quoi on voudrait le réduire et à quoi parfois il se réduit lui-même. Qui le dit avec émotion, par séquences, par fragments, par sursauts. Tout un territoire de la conscience, souvent négligé ou occulté. C'est une sorte de purgation de sentiments trop longtemps retenus.

Un livre qui passe avec une alacrité magnifique de l'intime à l'unanime, de la solitude à la multitude, de soi à l'autre, aux autres. Un livre où l'interrogation remplace l'injonction, un livre sur notre temps et, comme tel, un livre de réflexion.

PIERRETTE FLEUTIAUX

Lauréate du prix Femina en 1990 pour son roman Nous sommes éternels, Pierrette Fleutiaux est l'auteur d'une œuvre de fiction de tout premier plan.

DU MÊME AUTEUR

- L'OS D'AUROCHS*, nouvelles,
éditions du Chemin de Fer, 2007.
- LES ÉTOILES A L'ENVERS. NEW YORK PHOTO-
ROMAN* (avec JS Cartier), Actes Sud, 2006.
- LES AMANTS IMPARFAITS*, roman, Actes Sud /
Leméac, 2005 ; Babel, 2007.
- DES PHRASES COURTES, MA CHÉRIE*, roman,
Actes Sud / Leméac, 2001, prix des Bibliothé-
caires ; Babel, 2003 ; J'ai Lu, 2004.
- L'EXPÉDITION*, roman, Gallimard, 1999 ;
Folio n° 3405.
- ALLONS-NOUS ÊTRE HEUREUX ?*, roman,
Gallimard, 1994 ; Folio n° 2890.
- SAUVÉE !*, nouvelles, Gallimard, 1993 ;
Folio n° 2719.
- NOUS SOMMES ÉTERNELS*, roman, Gallimard,
1990, prix Femina ; Folio n° 2413.
- MÉTAMORPHOSES DE LA REINE*, nouvelles,
Gallimard, 1985, Goncourt de la nouvelle ;
Folio n° 2183.
- LA FORTERESSE*, nouvelles, Julliard, 1979.
- HISTOIRE DU TABLEAU*, roman, Julliard, 1977 ;
Gallimard, Folio n° 2447.
- HISTOIRE DU GOUFFRE ET DE LA LUNETTE*,
nouvelles, Julliard, 1976 ; Actes Sud,
Babel, 2003.
- HISTOIRE DE LA CHAUVÉ-SOURIS*, roman,
Julliard, 1975 ; Gallimard, Folio n° 2445.

Pour la jeunesse :
TRINI A L'ÎLE DE PÂQUES, Gallimard,
Folio Junior, 1999.
LE CHEVAL FLAMME, Calmann-Lévy / Réunion
des musées nationaux, 1998.
LA MAISON DES VOYAGES (avec Alain
Wagneur), Gallimard Jeunesse, 1998 ;
film La 5^e et le CRDP.
TRINI FAIT DES VAGUES, Gallimard,
Folio Junior, 1997.
MON FRÈRE AU DEGRÉ X, L'Ecole des
loisirs, 1995.

© ACTES SUD, 2008
ISBN 978-2-330-00367-8

PIERRETTE FLEUTIAUX

LA SAISON DE MON
CONTENTEMENT

un endroit où aller
ACTES SUD

THE WINTER OF OUR DISCONTENT

LE PREMIER VERS qui ouvre la pièce de Shakespeare *Richard III* contient les mots suivants : *the winter of our discontent*, généralement traduits par “l’hiver de notre déplaisir”.

Seuls de tout ce long drame historique, ces mots s’étaient logés autrefois en quelque recoin de mon esprit et là ils étaient restés, sages et silencieux. Ils me sont revenus lors de la campagne présidentielle. Pendant plusieurs décennies, “l’hiver de notre déplaisir”, à demi oublié, avait attendu son heure.

Or vers le mois de mars de l’année 2007, profitant des mouvements tectoniques qui se produisent sans cesse dans la mémoire, les mots ont surgi dans ma tête, comme neufs et lustrés de frais, prêts à servir, “nous

sommes là, maîtresse, ordonnez, nous ferons”. Je les ai reconnus immédiatement, non pas seulement comme les vers d’une pièce du XVI^e siècle, mais comme des mots envoyés par le grand ordonnateur secourable qui se manifeste parfois dans nos vies. Il m’avait dépêché ces mots pour m’aider.

Le plus étrange, c’est qu’ils resurgissaient en leur contraire. Ils étaient là, l’hiver et son déplaisir, mais tout souriants, vivaces, vêtus de printemps et pétillants de plaisir. Ils chantaient en moi une mélodie nouvelle, qui avait pour nom “la saison de mon contentement”.

Vous vous demandez bien de quoi je parle. Moi aussi, je me le suis demandé. De quoi s’agissait-il ?

Nous étions en pleine campagne présidentielle. Pour la première fois dans notre pays, une femme se trouvait en position de devenir chef de l’Etat.

Pour la première fois dans mon histoire personnelle, je me suis sentie *intimement* et *joyeusement* concernée par des élections.

C’est ce rapport entre les deux événements que j’ai besoin d’explorer ici.

Je ne sais s’il y avait eu, avant, un hiver de mon déplaisir, en revanche une chose était claire : la saison de mon contentement était là.

Pendant ces quelques mois, notre pays est devenu un grand théâtre politique. Mais pour moi il se passait quelque chose de nouveau, d'étrange, et d'assez déconcertant. La politique se faufilait jusque dans mon corps, remuant souvenirs, émotions, lectures, sensations fortes ou infimes, choses oubliées mais pas vraiment oubliées, images incongrues mais peut-être pas si incongrues. Une activité intense était à l'œuvre dans la maison de mon être. Je métabolisais la politique.

Ce que je vais raconter, c'est cette métabolisation de la politique durant la grande saison de mon contentement.

AFFICHES

Je sais peu de choses de la candidate. Je n'ai pas cherché à connaître sa vie. Parcourant un jour les sites Internet de la campagne, je suis tombée sur sa biographie. Je l'ai survolée à toute vitesse, comme gênée de faire intrusion là où je n'aurais pas dû.

Pendant les mois de la primaire socialiste, son visage s'est trouvé sur la couverture de quantité de magazines, je n'ai pas songé à en acheter un seul. Pourtant, mes parcours dans la ville en étaient tout éclairés. J'éprouvais du contentement à

voir ce visage sur les étalages des kiosques, aux vitrines des librairies, sur les affiches, et jusque dans les escaliers du métro, sur les feuilles abandonnées des journaux gratuits. Je m'écartais légèrement pour ne pas le fouler aux pieds, et poursuivais, avec un petit sourire par-devers moi.

Jalons partout dans la ville. Ce visage me souriait, oh pas vraiment à moi bien sûr, je n'allais pas jusque-là, mais souriait *pour* moi, voilà ce que je sentais, ce que je devais sentir, car sans aucun doute je marchais avec plus d'entrain. Et moi aussi je souriais, discrètement, rien que pour moi. Pendant ces quelques semaines, mon visage était doublé à l'intérieur d'un sourire mystérieux, je portais la Joconde en moi et personne ne le voyait.

Avez-vous jamais pensé à tous ces visages qui nous accompagnent dans nos parcours à travers la ville ? Ces visages, nous les subissons. Pour la plupart, ils ne m'évoquent rien. animateurs ou producteurs de télévision, acteurs de séries américaines, chanteurs d'un mois, personnalités aux activités et à la renommée peu claires, gagnants de grands jeux dont j'ignore à peu près tout. Qui sont tous ces gens, pourquoi couvrent-ils nos murs, que nous disent-ils ? Quelle action d'éclat, de courage, de bonté, quelle

avancée de la pensée, quelle grande idée pour l'humanité leur ont valu d'être ainsi portés aux regards de tous ? Quelle histoire de notre culture proposent-ils, quelle éthique, quel idéal, quel sens ?

Longtemps les églises et cathédrales ont eu le privilège d'exposer des figures, de raconter une histoire, parce que ces figures et cette histoire appartenaient au religieux et étaient seules jugées dignes d'être exposées et racontées. Les grandes demeures privées ont pris la relève avec des représentations qui ne relevaient plus du sacré. Plus tard les galeries et musées. Puis est venu le temps des murs, dans le meilleur des cas confiés à de grands artistes. Puis le temps des surfaces et des supports.

Nous sommes au temps des surfaces et des supports. Les visages s'y succèdent en accéléré, pour la plupart ce sont des célébrités d'un jour, des inconnus jaillis à la surface par quelque bref remous du grand marigot où nous patageons tous, et plus ou moins vite aspirés de nouveau vers les profondeurs. Variantes de hasard du visage humain, assemblages de traits et de couleurs qui n'ont aucune nécessité interne, ne forment rien dont on éprouverait soudain en soi la correspondance. Correspondance

avec quoi... on ne sait, mais qui nous ferait sentir agrandis, élevés.

Mon regard glisse sur ces visages-là, sur les affiches qui les portent. Elles fatiguent la vue, elles rompent le fil intérieur d'une pensée, d'une rêverie, elles veulent s'imposer à toute force, nuisances visuelles, on finit par ne plus les distinguer les unes des autres. En fin de compte, elles ne font plus qu'une sorte de fond colorié qui "anime", qui "égaie" le paysage urbain, et ce ne serait en soi pas si mal, s'il n'arrivait parfois qu'on n'ait pas du tout envie d'être animé ni égayé. Ces visages font leur retape de leur côté, nous marchons du nôtre, ils sont si nombreux, ils ne valent pas le détour, passons.

Dans ce grouillement d'images, tout se mêle et s'annule pour se fondre dans l'indifférenciation, et donc l'indifférence.

Or rien de tout cela avec le visage de la candidate.

JUSTIFIÉE

Quasiment pour la première fois, une de ces innombrables images dans notre paysage semble entrer directement en moi, ou bien émaner directement de moi, et coïncider avec une figure intérieure jusque-là gommée.

Ou plutôt elle semble rassembler des milliers de traces qui ne pointaient que des impasses, des pans de la conscience laissés à l'abandon. Elle rassemble tout cela en une figure intelligible, visible, portée à l'attention de tous. Ce visage, c'est celui de la candidate. Ce visage, c'est moi.

Ainsi, pendant quelques semaines, je vague dans la ville, dans les rues, dans les couloirs du métro, dans un accord nouveau entre ma personne et le monde. Les dissensions sont toujours là, alimentant l'éternel discours intérieur qui m'est une seconde nature, mais elles ne sont plus de mise, adieu démangeaisons et urticaires diverses. Le visage de la candidate a balayé tout cela. Grâce à elle, j'existe aussi dans le monde. Je suis justifiée.

D'une façon stupéfiante et si massive que je ne cherche d'abord pas à me l'expliquer, je suis justifiée.

Je crois n'avoir jamais connu cet état. J'en éprouve d'abord les effets, un bien-être, une façon d'être plus directe, plus ouverte. Quelque chose s'est normalisé pour moi dans le monde. Une division interne très ancienne, devenue presque imperceptible, s'est atténuée, presque effacée.

Je suis comme quelqu'un qui a longtemps traîné une douleur chronique,

une gêne si ancrée qu'elle fait partie de l'ordre des choses. Cette douleur sourde, devenue la normalité, a façonné toutes vos sensations, toutes vos perceptions, votre être pour tout dire. Sa disparition abrupte est étourdissante. Il faut se réadapter. Le soulagement n'est pas localisable. Une étincelle se propage. De proche en proche, le soulagement gagne tout un réseau enchevêtré et bien enfoui. Et voilà, il me faut bien le reconnaître, je suis contente, je suis joyeuse, ça alors !

J'ai apprécié d'autres personnalités politiques, mais il se passe bien autre chose avec la candidate.

De quoi s'agit-il ? De réparation d'une injustice ? Certainement. L'injustice à l'égard des femmes est si ancienne, aussi loin qu'on remonte dans le temps, quelque civilisation qu'on interroge, elle est là. Elle a parfois été atroce, parfois plus supportable, et parfois si bien masquée qu'on aurait presque honte d'en faire mention.

Il y a peu de départements d'histoire des femmes et du féminisme dans nos universités. En musique, en littérature, en philosophie, en mathématiques, les œuvres des femmes ont été empêchées d'advenir et, lorsqu'elles sont malgré tout advenues, elles ont été largement occultées. Le sort fait aux femmes et leurs luttes ne sont pas enseignés à l'école

de la République. Nos grandes spécialistes de la question sont peu connues du grand public. Aujourd'hui, le nom de Michel Foucault évoque quelque chose à des gens même moyennement avertis, évoque au moins la situation des prisons, celui de Pierre Bourdieu la situation des pauvres, celui de Bernard-Henri Lévy les victimes des guerres du Kosovo ou du Darfour, Glucksman la Tchétchénie, Salman Rushdie la censure islamiste, notre subtil footballeur Lilian Thuram la discrimination envers les Noirs. Mais connaît-on à l'égal de ces noms Michelle Perrot, Françoise Héritier, Antoinette Fouque, Séverine Auffret, Françoise Collin, Geneviève Fraisse, Françoise Thébaud, Françoise Gaspard, Arlette Farge, Michèle Riot-Sarcey, et même Julia Kristeva, Luce Irigaray, et bien d'autres ?

La campagne présidentielle voyait pour la première fois une femme en position de devenir chef de l'Etat. J'ai pensé que ce serait sûrement l'occasion d'un grand remue-ménage intellectuel dans nos médias, qu'il y aurait des débats à la télévision avec des spécialistes des féminismes, des mises au point historiques dans les journaux, des articles de fond, des documentaires, tout un travail pédagogique comme il arrive qu'il y en ait aux grands moments de notre histoire

(comme, par exemple, au moment du référendum sur le projet de Constitution européenne). Il y en a eu, mais très peu, et rien de sérieux dans les émissions et magazines où se fait l'opinion du plus grand nombre.

On a discuté de tout, mais on a considéré comme un à-côté ce fait radicalement nouveau pourtant : l'arrivée possible d'une femme à la tête de notre pays. Si le sujet est venu sur le tapis, il y est venu dans la mesure où il pouvait créer une polémique sexy et distrayante, de la couleur dans la grisaille de l'habit politique. Et, de toute façon, le postulat qui s'imposait était que ce sujet-là était anodin, futile au pire, et devait demeurer secondaire. Il y avait plus important à traiter.

Il y a toujours plus sérieux, plus important à traiter que le sujet des femmes.

TERRITOIRES DU NOIR

Après un mois de mai qui ressemblait à un mois de juin*, voici une chute brusque des températures, ciel colonisé de nuages menaçants, rafales de vent, branches cassées sur les trottoirs, la pluie.

* Mai 2007.

Etrange comme alors il me semble être revenue au lieu qui m'est destiné, celui auquel j'appartiens, hanté d'une tristesse indéfinissable, tissée à ma vie dès ses premiers jours, peut-être même avant, si familière. Les belles journées ensoleillées me semblent toujours prêtées, pas vraiment faites pour moi. J'attends sourdement le moment où elles me seront retirées, où je me retrouverai dans le lieu de pluie et de vent, sous un ciel crépusculaire, le cœur mystérieusement étreint.

Les humains qui se pressent aux terrasses des cafés, bras nus, jambes nues, qui se déploient dans les rues, oiseaux jacasseurs et colorés, et qui rient au soleil comme si la lumière éclatante et la douce chaleur leur étaient des cadeaux de naissance, des cadeaux naturels auxquels ils ont droit, ces humains m'apparaissent un peu comme des extra-terrestres.

Oh, je fais comme eux, contente aussi, profitant de la belle journée, mais il me semble que je suis en effraction, et quand le ciel s'assombrit, que les nuages et le vent reprennent leur obscure domination, un grand calme m'enveloppe. Silence intérieur, une présence muette circule, elle est là, je ne sais ce qu'elle veut, je le sais pourtant, j'attends.

Et les gens qui marchent vite, visages refermés, corps repliés sous les vêtements, oui, ils me semblent parfois plus fraternels dans leur déroute solitaire, courbés contre le vent mouillé, affairés comme à l'ordinaire, mais éprouvant peut-être le frôlement furtif de la présence muette.

Pendant la campagne de la candidate, je n'ai pas rencontré les territoires du noir. Je les appelle ainsi, mais ils ne sont pas si sombres, ils ont leur douceur, et je suis habituée à eux. Cependant, durant la campagne, je n'ai guère pensé à eux. Quand ils sont absents, on ne les oublie pas, mais on les laisse dans leur absence. Les jours qui ont suivi le vote final et la défaite de la candidate, j'ai été moins triste que beaucoup d'autres. C'est que j'avais retrouvé des territoires familiers, quelque chose était passé comme une comète et s'était éteint. Mais j'avais connu une saison radieuse, pour une fois elle ne m'avait pas semblé étrangère, je ne m'y étais pas sentie en effraction. Le soleil qui brillait alors presque sans discontinuer brillait aussi en moi, et j'en avais profité intensément.

Cette saison, je ne l'ai pas rêvée, elle a bel et bien existé, je l'ai partagée avec beaucoup de gens qui ont éprouvé le même sentiment que moi, elle est en moi et ne se laissera pas effacer.